

EVOLUTION DE LA FIGURE DU PSY A LA TELEVISION

Comment la figure du psy a évolué à la télévision ?

Les séries sont un miroir de notre psyché. À l'occasion de la sortie d'« En thérapie », sur Arte, retour sur des personnages qui ont révolutionné le genre.

Qu'est-ce qui vous amène aujourd'hui ? » C'est ainsi que commence toute visite chez le psy. Aussi convenue soit-elle, cette question est essentielle dans la représentation de la thérapie à la télévision, car elle annonce la fusion entre divertissement et subconscient. La scène de fiction audécor codifié (en cabinet privé, à l'hôpital) se transforme alors en séance d'analyse, aussi bien pour le personnage assis sur le divan que pour le spectateur installé dans son canapé. En tout cas, c'est ce qu'espère Éric Toledano, qui a réalisé avec Olivier Nakache *En thérapie*, la nouvelle production Arte adaptée de la série israélienne *BeTipul* d'Hagai Levi. Selon lui, « *En thérapie* montre que la psychanalyse s'adresse à tout le monde. [...] Je crois sincèrement qu'aller à la rencontre de ces personnages peut nous éclairer sur nous-mêmes. » De plus, la série est un baume apaisant face à l'incertitude liée au Covid, nous donnant l'impression d'être écoutés, compris et cadrés.

Plus que jamais avec le confinement, les séries télé occupent une place centrale dans notre intimité : grâce à leur rythme régulier et leur extension sur la durée, elles sont source de réconfort, évasion et catharsis. Certains iraient même jusqu'à affirmer que *Friends* leur fait plus d'effet qu'un Valium (notez la prééminence du divan dans cette sitcom, pourtant tout sauf cérébrale), ou que *Twin Peaks* a changé leur vie. Faire intervenir la figure du psy à la télévision décuple ce processus d'identification. Qu'il soit psychiatre (médecin), psychanalyste (freudien, jungien, lacanien) ou psychothérapeute (apte à conseiller mais pas à prescrire de médicaments), sa présence n'est jamais anodine. Si le cinéma de Woody Allen nous a souvent invités à nous regarder le nombril (ou devrions-nous dire, le super-ego), la télévision se positionne davantage du côté de l'empathie. Sur le ton de la comédie ou du drame, du réalisme ou de la caricature, le psy de séries permet au héros d'extérioriser les difficultés qu'il traverse, et au spectateur de se mettre (temporairement) à sa place.

Le motif de la compassion a été illustré avec justesse dans plusieurs œuvres récentes. Inspirée de faits réels, *Unbelievable* retrace l'histoire d'une adolescente victime de viol. Doublement traumatisée (par l'agression, puis son traitement par la police), elle se retrouve dans le cabinet d'une thérapeute perceptive où, enfin, sa parole est prise au sérieux. Dans la série familiale *Atypical*, l'empathie remplit une fonction pédagogique. Quand la conseillère de Sam (Keir Gilchrist) utilise des termes scientifiques pour lui expliquer comment danser le slow à la boum du lycée (Sam est doué en maths, moins en drague), c'est au public qu'elle s'adresse : nous saisissons alors les problèmes de sociabilité liés à l'autisme. La série *This Is Us* introduit la notion de connexion culturelle et raciale : réticent à l'idée de parler à un professionnel, Randall (Sterling K. Brown) se sent finalement à l'aise quand il consulte un thérapeute afro-américain, comme lui. Dans la comédie musicale *Crazy Ex-Girlfriend*, la bienveillance des spectateurs envers Rebecca (Rachel Bloom) est doublement renforcée : pendant ses séances de psychiatrie et... en chansons. Nous nous surprenons ainsi à fredonner une ode aux

antidépresseurs qui a pour but de les banaliser. La folie référencée dans le titre, c'est aussi un peu la nôtre.

L'exemple des *Soprano*

Nous avons fait du chemin dans la représentation du psy à la télévision qui, à l'origine, était plutôt associée au tabou ou à la farce. Dans les années 1960, c'est Freud en personne qui est sommé de résoudre les problèmes de couple dans *Ma sorcière bien-aimée*. Dans *M*A*S*H*, le Dr. Freedman (Allan Arbus) tente d'impair un peu de sagesse dans un univers chaotique où le stress post-traumatique tend vers le surréalisme quand un pilote se prend pour Jésus. Les sitcoms des années 1990-2000 mettent en scène les méthodes hétérodoxes de Charles Kroger (Stanley Kamel) pour traiter le toc dans *Monk*, et celles beaucoup moins subtiles des deux frères psychiatres dans *Frasier*. Un épisode de la saison inaugurale des *Simpson* fait même intervenir la cure par électrochocs avec un résultat, évidemment, désastreux. *Ally McBeal* est un autre exemple typique de cette époque : la psychiatre est plus dérangée que sa patiente !

Le tournant vers plus de réalisme, nous le devons à HBO, avec une série incontournable quand il s'agit de thérapie télévisée : *Les Soprano*. Avant d'explorer la relation houleuse entre Tony Soprano et le Dr. Melfi, il faut valider (pour employer un terme de circonstance) le rôle joué par une autre famille, non moins dysfonctionnelle : les Fisher. Psychothérapie, séminaires, groupes d'entraide... Pléthore de modalités sont abordées dans *Six Feet Under*, contribuant à effacer le stigma associé aux maladies mentales. L'hérédité est un thème majeur de la série, en particulier avec le personnage de Brenda (Rachel Griffiths) : enfant de psy, sœur d'un homme bipolaire, elle-même optera pour une carrière médicale. Si les séances de thérapie dépeintes dans *Les Soprano* ont eu un impact encore plus retentissant, c'est d'abord parce qu'elles ancrent la série dans une authenticité célébrée : le showrunner David Chase et l'actrice Lorraine Bracco ont tous deux été en analyse. Au-delà, elles font basculer un pan entier de la production télévisée vers l'âge d'or du mâle tourmenté, l'antihéros qui domine nos écrans depuis vingt ans.

« Gary Cooper, c'était un Américain, un vrai. Il n'était pas à la merci de ses sentiments. » Tirailé entre la volonté de trouver une solution rapide et efficace à ses attaques de panique (comme il en a l'habitude dans son « métier ») et sa vulnérabilité débordante, le mafieux interprété par James Gandolfini devient l'archétype du malade rechignant à se soigner. S'épancher, c'est pour les faibles. Cette crise de la masculinité devient un ressort narratif puissant dans le paysage audiovisuel américain post-11 Septembre : elle affecte Don Draper dans *Mad Men* (notons au passage que si le Dr. Melfi fait parfois plier la déontologie, le psy de Betty Draper brise les règles de confidentialité), Walter White dans *Breaking Bad*, Hannibal Lecter dans *Hannibal* et Elliot Alderson dans *Mr. Robot*. Certains refusent d'admettre les traumatismes qui les affectent, d'autres mentent frontalement à leur psychiatre (pauvre Bedelia Du Maurier). En ce qui concerne les personnages féminins *badasses* qui pointent dans la foulée, l'angle le plus prisé est celui de l'analogie (erronée) entre folie et génie : *Homeland*, *UnREAL*, *Jessica Jones*, *Killing Eve*, *Le Jeu de la dame*.

Jennifer Melfi reste la figure de psy la plus reconnue dans l'histoire de la télévision, car elle amplifie un aspect fondamental de la narration sérielle : le conflit, pour le patient, entre la volonté de changer et les obstacles mentaux qu'il rencontre (résistance, refoulement,

trauma). Si l'on considère que le voyage du héros est la base du récit cinématographique (voir *Star Wars*), dans le monde des séries, c'est le voyage intérieur qui domine. Le psy joue un rôle de confident, mais surtout de mentor, faire-valoir, parfois complice. C'est ce que l'auteur américain Michael Hauge appelle « reflection character » (personnage-réflète) : il aide le héros à saisir ses désirs enfouis, tel un miroir pour la psyché. On retrouve ce type de thérapeute bienveillant dans quantité de séries récentes : *Big Little Lies*, *Normal People*, *Insecure*, *Never Have I Ever*, *I May Destroy You*, *Euphoria* (l'épisode spécial de Jules), *Grey's Anatomy*. Les moments de prise de conscience façon « Eurêka ! » sont aussi présents du côté de la comédie : *The Unbreakable Kimmy Schmidt*, *Fleabag*, *Brooklyn Nine-Nine*, *You're the Worst*, *BoJack Horseman*. Ces scènes émouvantes, parfois hilarantes, sont un moteur de l'action, même si la série *Black Mirror* ironise sur leur caractère engourdissant dans *Bandersnatch*.

À découvrir

Le Kangourou du jour

Répondre

Jusqu'à présent, nous avons considéré le psy dans un rôle secondaire, celui de vecteur d'émotions. Que se passe-t-il quand il occupe le rôle principal ? Pour employer une notion définie par Carl Jung, il devient un guérisseur blessé. Loin d'être surhumain, le thérapeute porte la responsabilité de la santé mentale de ses patients, parfois aux dépens de la sienne. Les séries s'amusent de ce contraste. Ses imperfections se manifestent par une vie personnelle compliquée ou instable (*Sex Education*, *Casual*, *Wanderlust*), des problèmes avec la loi (*Lie to Me*), de sérieuses erreurs de jugement (*Homecoming*, *Gypsy*, *The Undoing*), des fautes graves (qui dit psychanalyse dit risque de transfert amoureux, comme dans *In Treatment*), voire une incompétence totale (*Web Therapy*, *Ratched*).

Rien que de savoir que les psys ne sont pas infailibles, on se sent déjà beaucoup mieux. Pas vous ?